Document generated on 06/02/2025 7:50 p.m.

**Voix plurielles**
**Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)**

# Lord, Denis. Jack est scrap

David Vilan

Volume 18, Number 1, 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1077545ar
DOI: https://doi.org/10.26522/vp.v18i1.2735

See table of contents

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Vilan, D. (2021). Review of [Lord, Denis. Jack est scrap]. *Voix plurielles*, *18*(1), 83–84. https://doi.org/10.26522/vp.v18i1.2735

© David Vilan, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

**Lord, Denis. *Jack est scrap*. Sudbury : Prise de parole, 2020. 249 p.**

*Jack est scrap* révèle volontiers ses références littéraires. Le protagoniste, ancien alcoolique dans la cinquantaine défraichie qui a quitté le Québec pour se réfugier dans les Territoires du Grand Nord, rappelle, nous dit-on dès les premières pages, Jack London et Jack Kerouac. Côtoyant des universitaires, partageant leur culture, lui et son entourage aiment citer des auteurs, artistes, chercheurs. La narration emploie aussi une astuce littéraire rare mais efficace – l'utilisation de la deuxième personne du singulier – qui feint un rapprochement entre le narrateur et le lecteur par le biais d'un semblant de conversation, tout en soulignant la facticité de la fiction puisque ce tutoiement adressé à notre Jack littéraire correspond en grande partie au point de vue de ce même protagoniste.

Pourtant, cette littérarité ne semble pas s'accomplir véritablement ; quelque chose de différent semble exister dans le roman qui serait une confrontation avec un autre art. En effet, l'histoire fonctionne bien qu'elle soit invraisemblable (un groupe d'alcooliques qui partagent une immense sagesse ; de nombreuses liaisons amoureuses extraordinaires chez un personnage foncièrement désagréable et complaisant envers lui-même et, de son propre aveu, peu attirant). Plutôt qu'à l'écoute d'un langage créateur d'épaisseurs et d'associations, le style est visuel. On pensera à des croquis, des aplats, des raccourcis, ainsi qu'à des scènes qui s'accumulent les unes après les autres, et on se demandera si ce roman n'est pas, en fait, la transcription d'une bande dessinée imaginée qui paraitrait maintenant sans les images et cases qui rythment la création bédéiste. Ce qui reste en serait le texte.

Ce qu'il ressort de la lecture d'un roman aussi déroutant, est un questionnement auquel il n'est pas aisé de répondre : pouvons-nous nous convaincre que le texte bédéiste peut être transcrit en roman sans perdre sa vigueur et sans devenir cliché ? Ces deux types d'expression sont-ils fondamentalement différents ? Comment se mélangent-ils ? Comment fonctionne ce type de texte en l'absence d'images ? En d'autres termes, le langage cru du roman de Denis Lord, l'artificialité des situations, la coprésence de bribes individuelles sans surprise et de raccourcis historiques ou sociaux, et surtout cet aplomb d'emblée laconique renvoient à une écriture conçue dans la complémentarité du visuel, et non à une écriture littéraire, même si celle-ci cite un auteur aussi méditatif et observateur que Christian Bobin, dont le style cisèle des mondes imaginaires d'une clarté absolue à partir d'un quotidien sombre et plat dans lequel ceux-ci prennent forme. De ce point de vue, *Jack est scrap* est un roman anti-Bobin. Sans doute avancera-t-on que les œuvres de

Bobin se prêteraient à merveille à une adaptation en bande dessinée. Mais le Jack de Lord serait plutôt un lecteur abruti par l'érotisme de Claudia dans la série *Déclic* de Milo Manara, bavant sur une sensualité qui ne sera jamais la sienne, ou, comme l'on se trouve en Amérique du Nord, un Blueberry qui a perdu toute sa séduction et son sens de l'aventure dans la série éponyme de Jean-Michel Charlier et Jean Giraud. Provocation volontaire ou étrangeté anachronique, le traitement de thèmes actuels (le statut des Premières Nations et des Inuits, le réchauffement climatique en zone polaire) s'effectue dans un écho lointain à des chefs-d'œuvre de la BD européenne des années soixante aux années quatre-vingt-dix. Ce premier roman de Lord propose une réflexion sur l'écriture bien plus qu'il n'offre une intrigue ou une fiction.

**David Vilan**